

Mark Heller
et Sari Nusseibeh :
*Israéliens-Palestiniens,
le partage de la terre.*
Paris, Balland, 1992, 220 p.

Voilà un exemple, particulièrement bien mis en œuvre, de ce que peut apporter la mise en commun d'idées et de propositions par deux intellectuels bien informés, l'un et l'autre profondément concernés par la question évoquée par le titre français du livre, et désireux d'aborder ces problèmes « sans tambours ni trompettes » (titre anglais). Dommage que d'emblée la plupart des prémisses formulées par les deux cosignataires soient fausses (« *Je sais que la Cisjordanie et Gaza [...] sont passés sous contrôle israélien à la suite d'une guerre légitime d'autodéfense, eu réponse à une agression délibérée* », dit Mark Heller dans sa déclaration liminaire. « *Les quarante années écoulées depuis la création d'Israël, en 1948, et la constitution de la diaspora palestinienne n'avaient été [en novembre 1988] qu'un long chemin plein de détours, dans un désert politique, à la recherche de la nation palestinienne* », déclare de son côté Sari Nusseibeh). Sans doute la politique-fiction est-elle, à l'instar de la géométrie, l'art de raisonner juste sur des figures fausses, mais ces bases de départ et, plus généralement, la manière très américaine de formuler

la réflexion prospective en termes de scénarios aboutit parfois à des propositions assez surprenantes, du type : « *La mission fondamentale de l'armée [du futur État palestinien] serait de faire respecter l'autorité du gouvernement sur le plan intérieur. Pour cette tâche, une force de trois brigades suffirait...* »

Les conclusions de cet ouvrage — dont la majeure partie est rédigée par les deux co-auteurs sans distinction explicite —, si elles ouvrent des perspectives d'une précision qui les rend intéressantes et plausibles, semblent néanmoins pêcher par naïveté ; à plusieurs reprises apparaît l'idée selon laquelle le « confort socio-économique » serait (sera) la meilleure garantie du maintien d'une paix durable. Il est encore plus aventureux, peut-être, de faire fond sur l'instinct de confort des hommes (lorsque rien de moins que leur destin national est en jeu) que de compter sur leur bonne volonté.

Nadia Khouri-Dagher :
Bleu marine.
Tunis, La Nef.
Paris, L'Harmattan, 1992,
45 p.

On avait tellement parlé de la Méditerranée, on s'était livré à de si longues et difficileuses analyses sur ce qui la définit, la constitue, sur les problèmes

et les contradictions qu'elle abrite... que l'on avait oublié qu'avant de poser la question du *quid sit*, il convient, toujours et singulièrement ici, entre Dardanelles et colonnes d'Hercule, de se poser celle de l'existence même de ce qu'on étudie ; or le paysage méditerranéen est là, il existe selon un mode sensible et immédiat, qui précède tout débat et tout discours ; et ce livre d'apparence modeste — des textes brefs qui se succèdent sans fil conducteur visible, et que l'on peut lire comme autant d'esquisses ou de moments — vient prouver la présence, au cœur de notre culture, de cette vibration lumineuse et salée, en nous la faisant respirer, démarche simple et subtile inspirée de l'Eléate.

Subtile sans aucun doute, puisque par ce détour esthétique — mais suffisamment maîtrisé dans le style pour ne pas céder à la tentation esthétisante — on peut éviter de s'approcher des éléments de conflit et de tensions qui constituent l'autre part de ces rivages point si heureux. Ce n'est pas ignorance, loin de là ; l'auteur, qui est sociologue, sait fort bien à quoi s'en tenir là-dessus, mais elle procède à la manière d'un Paul Klee — dont une vue de Hammamet signe la couverture — ou d'un August Macke, venus en Tunisie alors que la région résonnait déjà des échos des guerres balkaniques